

DISCOURS DE LA MÉTHODE

René Descartes

DISCOURS DE LA MÉTHODE

Présenté et traduit par Paul Clavier et Denis Moreau
Édition bilingue



Le texte original du *Discours de la méthode* est repris de l'édition Adam et Tannery, Léopold Cerf, 1897-1913. L'orthographe, la grammaire, ainsi que l'usage des virgules et des majuscules, ont été modernisés. Sur les difficultés pour établir le texte original du *Discours de la méthode*, voir cette édition Adam et Tannery, t .VI, p. V-XII.

Mise en pages : Nord Compo

NOUS NOUS ENGAGEONS EN FAVEUR DE L'ENVIRONNEMENT :



Nos livres sont imprimés sur des papiers certifiés pour réduire notre impact sur l'environnement.



Le format de nos ouvrages est pensé afin d'optimiser l'utilisation du papier.



Depuis plus de 30 ans, nous imprimons 70 % de nos livres en France et 25 % en Europe et nous mettons tout en œuvre pour augmenter cet engagement auprès des imprimeurs français.



Nous limitons l'utilisation du plastique sur nos ouvrages (film sur les couvertures et les livres).

© Dunod, 2023
11 rue Paul Bert, 92240 Malakoff
www.dunod.com
ISBN 978-2-10-085640-4

Avant-propos

POURQUOI TRADUIRE DESCARTES, QUAND IL ÉCRIT EN FRANÇAIS ?

En 1637 paraît le *Discours de la méthode pour bien conduire sa raison et chercher la vérité dans les sciences*. Il est publié comme préface de trois essais portant sur des questions scientifiques : optique, phénomènes célestes et météorologiques, géométrie. L'ensemble est écrit en français, ce qui, à l'époque, est encore assez rare pour un texte philosophique ou scientifique. Descartes veut visiblement rompre avec l'enseignement qu'il a reçu, majoritairement dispensé en latin. Il souhaite être lu au-delà du cercle fermé des savants et des enseignants – le plus souvent des ecclésiastiques. Il ne s'agit certes pas d'écrire pour le « peuple », dans la mesure où ce dernier, au XVII^e siècle, ne sait pas lire. Mais Descartes vise un nouveau public qui s'intéresse à la recherche, sans avoir eu accès aux études latines : les « intellectuels » des milieux aisés, les « honnêtes gens ». De façon audacieuse pour l'époque,

il espère même, comme il l'écrira en février 1638 (AT I, 560)¹, atteindre un public féminin.

Quatre siècles plus tard, le texte est devenu difficile à lire. Le vocabulaire regorge de pièges : « aucuns » signifie « plusieurs », « plusieurs » signifie « beaucoup », « pource que » signifie « parce que », « digérer » veut dire « mettre en ordre », les « neveux » sont les générations futures, etc. Le fameux « bon sens » de la phrase inaugurale, qui est comme chacun le sait « la chose du monde la mieux partagée », ne désigne pas la jugeote ou une quelconque forme de débrouillardise, mais, comme Descartes s'en explique plus loin, la faculté de bien juger, de distinguer le vrai du faux, bref, la raison. Le texte original fourmille ainsi d'occasions de malentendus, semblables à ce qu'on appelle, dans une langue étrangère, des « faux-amis », comme *sensible* qui, en anglais, veut dire « raisonnable » et non « émotif ».

Quant à la syntaxe, elle emboîte les unes dans les autres les propositions subordonnées, comme des poupées gigognes, au fil de phrases souvent interminables. Certains paragraphes constituent, pour le lecteur contemporain, de véritables labyrinthes. Si bien qu'à moins d'interrompre chaque phrase ou chaque alinéa par une avalanche de notes de bas de page, il n'y a

1. Comme le veut l'usage, les citations des textes de Descartes renvoient à l'édition de ses *Œuvres complètes* dite « Adam et Tannery » (abrégée AT), dont on trouvera les références dans la bibliographie en fin de volume. Ainsi « AT I, 560 » signifie « édition Adam et Tannery, tome I, page 560 ».

plus moyen de décrypter posément le *Discours de la méthode*. C'est un comble : le philosophe de l'évidence, le défenseur des idées « claires et distinctes » apparaît aujourd'hui à l'immense majorité de ses lecteurs comme un auteur obscur et embrouillé, hermétique ! Et à l'approche du 400^e anniversaire de sa publication, le *Discours de la méthode* est devenu presque aussi impénétrable que du latin, ou que le français de Rabelais et Montaigne pour les générations précédentes.

Il devenait donc urgent d'opérer, pour le *Discours de la méthode*, ce qui a été réalisé depuis longtemps pour les *Essais* ou *Gargantua* : réécrire le texte en français contemporain. En 2018, Francis Marchal et Jean-Jacques Guinchard ont commencé à relever le défi². Leur adaptation modernisait l'orthographe et la ponctuation, allégeait la syntaxe cartésienne, et remplaçait quelques termes désuets. Toutefois, elle ne pouvait prendre le risque de trop s'éloigner du texte original, puisque celui-ci n'était pas reproduit.

Nous faisons un pas supplémentaire, en publiant non plus une *adaptation*, mais une véritable *traduction* du texte de Descartes. Nous proposons donc ici la toute première version bilingue – oui, bilingue ! – du *Discours de la méthode*. Nous conservons le texte original et donnons, en miroir, la traduction en français contemporain. À tout

2. *Discours de la méthode. Édition nouvelle pour des lecteurs d'aujourd'hui et de demain*, préface d'Emmanuel Faye, Dijon, éditions Raison et Passions, 2018.

moment, les lectrices et lecteurs qui le souhaitent pourront comparer la traduction avec l'original.

En réalisant ce travail, nous avons d'abord pensé aux élèves ou aux étudiants, confrontés à une langue qui leur est étrangère ou, pis, faussement familière. Le *Discours de la méthode* est devenu pour eux une pièce de musée. Il fallait leur redonner accès au récit des aventures intellectuelles de Descartes, leur permettre d'entrer dans les grandes manœuvres de ce texte époustoufflant. Tout amoureux de la philosophie sait combien la rencontre avec Descartes est stimulante. Pourquoi réserver cette rencontre à quelques initiés ?

Nous avons bien sûr également pensé à nos collègues de l'enseignement secondaire et supérieur. Comme nous, ils s'arrachent les cheveux en s'efforçant de décoder pour les élèves ces sinueux paragraphes – si bien que lorsque s'achève l'heure de cours ou de travaux dirigés consacrée à un texte du *Discours*, on s'aperçoit qu'on a passé bien plus de temps à décrypter son vocabulaire et ses tournures de phrases qu'à discuter ses thèses philosophiques. Sans réduire la prose de Descartes au format d'un tweet, nous n'avons pas hésité à sectionner certaines longues phrases, à souligner leurs articulations parfois implicites, et à retraduire tout ce qui pouvait induire en erreur.

Nous n'avons pas oublié enfin celles et ceux qui, ni enseignants ni étudiants, voudraient bien savoir à quoi s'en tenir avec ce Descartes, trop souvent resté un mauvais souvenir de Terminale.

Nous avons donc voulu redonner accès à un texte capital de l'histoire de la philosophie, et sans doute de l'histoire tout court. Pourquoi, alors, avoir maintenu le texte original ? Parce que notre traduction ne prétend pas remplacer le texte de 1637. Elle est là pour écarter les pièges et dissiper les trop nombreux malentendus. Mais l'original reste irremplaçable, il mérite toujours d'être transmis, ne serait-ce que parce que c'est un des chefs-d'œuvre de la littérature en langue française.

Nous invitons donc les lectrices et les lecteurs à goûter cette prose cartésienne, subtile et vigoureuse. Plus dépaysant que Molière, moins familier que La Fontaine, Descartes est plein de piment, d'humour subversif et de polémique. Il excellait, dit-on, au maniement des armes et a même écrit un traité d'escrime. En parcourant cette écriture de mousquetaire, toujours prêt à tirer avec panache l'épée du fourreau, nous garderons plus facilement à l'esprit ce qui nous sépare de Descartes, tout en appréciant combien il peut nous rejoindre.

Tel est donc le but de cette édition bilingue : restituer complètement un texte qui se proposait de parler la langue de tout le monde. En somme, nous avons voulu donner au *Discours de la méthode* une véritable seconde vie, sans faire disparaître la première. Bien loin d'envisager d'enterrer Descartes, nous souhaitons le ressusciter.

INTRODUCTION

« Bon sens » ou provocation ?

En lisant le *Discours de la méthode*, il faut prendre garde non seulement aux pièges qu'il recèle pour le lecteur contemporain, mais aussi à l'élégance et à l'amabilité parfois feinte de la prose cartésienne. La première phrase du texte est, en la matière, un véritable trompe-l'œil. Pour capter la bienveillance de son lectorat, Descartes (1596-1650) commence par proclamer l'égalité de tous les esprits. La célèbre déclaration inaugurale « le bon sens est la chose du monde la mieux partagée » sonne ainsi comme une abolition des privilèges : tous les hommes sont égaux en raison ! On a donc à bon droit relevé l'universalisme de cette entrée en matière, et l'idée – loin d'aller de soi au XVII^e siècle – d'une fondamentale égalité de tous les hommes dans la capacité à bien penser. On peut aussi avoir l'impression que Descartes veut démocratiser le savoir contre le monopole des écoles : il s'en prend ici d'entrée de jeu au fameux enseignement « scolastique » qu'il avait reçu au collège de La Flèche où il fit ses études et qui transmettait de génération en génération la pensée d'Aristote redevenue le modèle scientifique depuis le XIII^e siècle

en Europe. Mais le « bon sens pour tous » se révèle vite un slogan ambigu. Cette déclaration d'égalité en raison est en effet justifiée d'une étrange façon : en ce domaine, même les plus râleurs oublient de se plaindre. Le raisonnement revient à ceci : une répartition inégale de la raison aurait entraîné un mécontentement, or tout le monde s'estime bien servi, donc la raison est également distribuée. Mais le fait que tout le monde s'estime correctement doté ne prouve rien. C'est comme si on disait : « Personne ne se vante d'avoir un Q. I. inférieur à la moyenne. Cela prouve que tout le monde a un Q. I. suffisant » et c'est donc l'amour-propre de chaque individu qui permet d'établir, ironiquement, cette égalité des intelligences. La proposition inaugurale du *Discours* apparaît ainsi comme une sorte de provocation enveloppée dans les apparences d'un raisonnement impeccable. Nous voilà mis en garde : le *Discours de la méthode* est un texte provocateur, aux accents tellement affables que lorsqu'il manie l'ironie la plus acide, c'est encore comme un gentilhomme de l'époque de Louis XIII qui fait assaut de courtoisie.

Nous ne sommes pas au bout de nos surprises. Immédiatement après, Descartes explique que, concrètement parlant, cette égalité de tous les hommes en raison est inutile : « Car ce n'est pas assez d'avoir l'esprit bon, mais le principal est de l'appliquer bien » que nous retraduisons « Il ne suffit pas d'avoir un esprit en bon état, le plus important est de bien s'en servir ». Autrement dit, deux choses sont universelles :

la capacité à bien penser, et le mésusage qu'on en fait. Pour sortir l'humanité de cet état d'errance théorique généralisé, une seule démarche compte : nous doter d'outils qui nous apprennent à « bien conduire » notre raison, et c'est ce que Descartes entend par méthode.

En attendant de découvrir cette méthode au fil du texte, dans son énoncé aussi bien que dans ses applications, on pourra se délecter de la prose délicieusement vacharde, presque *punk*, des premières pages du *Discours*. Elles racontent l'histoire d'un jeune homme conscient de ses hautes capacités intellectuelles qui, au sortir de ses études, congédie sans ménagement ses professeurs et répudie leur enseignement. Lorsqu'il fait l'inventaire de tous les cours qu'il a suivis, Descartes a le culot d'écrire que « la philosophie permet de parler de tout avec une certaine vraisemblance, et de se faire admirer des plus ignorants ». Plus loin, il compare carrément les partisans d'Aristote à des aveugles qui, pour avoir une chance de battre leurs adversaires, les attirent dans une cave obscure. À force de tenir le *Discours de la méthode* pour un, voire « le », classique de la philosophie française, on a perdu de vue cet aspect contestataire, ce goût de dynamite intellectuelle, qui font, aussi, la saveur de ce texte.

Descartes individualiste ?

Lorsqu'on ouvre un « discours » de la *méthode*, on s'attend à un ouvrage systématique, exposant des procédures de raisonnement standardisées. On est alors surpris par le ton personnel, et même confidentiel, que

prend Descartes : après les *Confessions* de saint Augustin et les *Essais* de Montaigne, le *Discours de la méthode* constitue ainsi une étape importante dans l'histoire du genre littéraire de l'autobiographie intellectuelle. Ce discours n'est pas un traité, un exposé doctrinal. « Discours » signifierait plutôt le récit d'un parcours individuel, d'une trajectoire personnelle. Dès le second alinéa de la première partie, c'est un « je » qui parle de ses aventures intellectuelles. Descartes nous confie ses espoirs et ses déceptions de jeune homme. Plus loin, il évoque ses voyages, ses réflexions sur l'architecture urbaine, sur la viabilité des réformes politiques. Surtout, il vante les avantages du travail en solitaire. Son but, nous explique-t-il, « n'est pas d'enseigner la méthode que chacun doit suivre pour bien conduire sa raison ». Il préfère raconter comment il a tâché de conduire la sienne. Ce renoncement apparent à une méthode générale trouvera un écho dans la deuxième partie : « réformer mes propres pensées, et bâtir sur un terrain où je sois chez moi ».

À plusieurs reprises, Descartes explique le motif qui le pousse à cette forme de retenue : il tient par-dessus tout à conserver la tranquillité nécessaire à la poursuite de ses recherches, il se méfie des controverses et des ennuis de tous ordres auxquels pourrait donner lieu la publication de ses réflexions. Il est vrai que nous avons affaire à un auteur pour ainsi dire échaudé : en 1633, Descartes apprit que Galilée (1564-1642) avait été, de nouveau, condamné par l'Église catholique pour avoir soutenu que c'était la

Terre qui tournait autour du Soleil et non l'inverse. Or Descartes était parvenu à la même conclusion dans son traité de cosmologie intitulé *Le Monde*. Il préféra faire profil bas et renonça alors à le publier.

En 1637 pourtant, Descartes franchit le pas. Il a quarante-et-un ans, il a déjà beaucoup écrit, mais c'est la première fois qu'il publie quelque chose, poussé, explique-t-il, par des considérations morales : ce serait une faute de ne pas partager ce qu'on estime avoir découvert de bon et d'utile. C'est donc parce qu'il juge que la conduite de sa raison peut avoir une valeur d'exemple que Descartes se décide tardivement à dévoiler sa méthode et les résultats qu'il a atteints grâce à elle. Mais il le fait en invitant chacun à accomplir pour son propre compte le chemin qu'il a lui-même parcouru. Il n'est pas question de demander au lecteur de suivre des recettes méthodologiques en forme de prêt-à-penser, qui épargneraient mécaniquement la peine de réfléchir. Descartes ne se place pas dans la position d'un donneur de conseils qu'on devrait aveuglément suivre, il valorise plutôt l'exercice individuel de la raison. Ici, individuel ne veut pas dire subjectif, au sens où il y a des goûts et des préférences subjectives. Individuel signifie : autonome et responsable. *Do it yourself!* est en ce sens une devise tout à fait cartésienne. Il vaut mieux « bien conduire sa raison » que chercher à conduire celle des autres.

Cette perspective se traduit par une présence massive, et inhabituelle dans un texte de philosophie, de la première personne du singulier. Mais cette inflation

du « je » n'est pas la marque d'un individualisme forcené. Bien sûr, parmi les différentes opérations philosophiques présentées par le *Discours*, on repère deux grands moments de solitude, délibérément voulus et organisés comme tels. Il y a d'abord l'épisode de l'hiver 1619, raconté dans la deuxième partie : Descartes profite d'un véritable « confinement » pour établir une sorte de bilan intellectuel. Il y a aussi et surtout le moment méditatif et métaphysique raconté dans la quatrième partie. Là, *une fois dans sa vie*, il s'agit de se couper de toute influence extérieure, pour pousser aussi loin que possible le doute sur ce qu'on avait admis auparavant. Là, on opère seul, pour parvenir, si possible, à une connaissance absolument certaine.

Mais ce moment métaphysique n'est, justement, qu'un *moment* et on se trompe quand on veut faire de Descartes un philosophe solitaire. Tout le texte du *Discours* montre que Descartes n'entendait pas *jouer perso*, mais fonder une école de pensée, et l'histoire des idées atteste qu'il y est largement parvenu. Hegel (1770-1831), dans ses *Leçons sur l'histoire de la philosophie*, lui décernera même le titre de « véritable initiateur de la pensée moderne ». Mais il s'agit d'une école qui, contrairement à certains courants plus conservateurs ou traditionalistes, incite ses élèves à exercer librement leur réflexion, et user de leur responsabilité intellectuelle vis-à-vis de ce qu'ils ont jusqu'ici cru (ou « reçu en leur créance » comme dit Descartes). Pour le reste, Descartes n'exclut aucunement la coopération

et le travail en commun, notamment dans le domaine des sciences. Dans la sixième partie du *Discours*, Descartes évoque ainsi les expériences selon lui nécessaires pour poursuivre les recherches entreprises à partir des fondations philosophiques qu'il a posées. Le « nous » revient alors en force et fait bon ménage avec le « je », tandis que se multiplient les appels à une pratique collective de la recherche. Quant à la fable qui fait de Descartes un penseur subjectiviste ou égoïste qui serait le père des (prétendues) dérives de l'individualisme contemporain, il suffit pour lui tordre le cou de se reporter à ce que l'auteur du *Discours de la méthode* écrivit le 15 septembre 1645 à son amie la princesse Élisabeth de Bohême (1618-1680) :

« ... il y a encore une vérité dont la connaissance me semble fort utile : qui est que, bien que chacun de nous soit une personne séparée des autres, et dont, par conséquent, les intérêts sont en quelque façon distincts de ceux du reste du monde, on doit toutefois penser qu'on ne saurait subsister seul, et qu'on est, en effet, l'une des parties de l'univers, et plus particulièrement encore l'une des parties de cette terre, l'une des parties de cet État, de cette société, de cette famille, à laquelle on est joint par sa demeure, par son serment, par sa naissance. Et il faut toujours préférer les intérêts du tout, dont on est partie, à ceux de sa personne en particulier ; toutefois avec mesure et discrétion [...] en se considérant comme une partie, on prend plaisir à faire du bien à tout le monde, et même on ne craint pas d'exposer sa vie pour le service d'autrui, lorsque l'occasion s'en présente » (AT IV, 293).

Descartes, maître de vie

Toute sa vie durant, Descartes a été préoccupé par les questions qui concernent ce qu'il appelle la « morale ». Le *Discours* résume en une phrase le projet cartésien : « J'avais toujours un extrême désir d'apprendre à distinguer le vrai d'avec le faux, pour voir clair en mes actions, et marcher avec assurance en cette vie. » Jeune homme, Descartes fit en 1619 une expérience lors d'une nuit mémorable. Dans un rêve, il vit une anthologie poétique ouverte à une page où était posée la question : « quel chemin de vie suivrai-je ? » (AT X, 182-183). Ce chemin, il va le retracer à la fin de sa vie, en 1647, dans une lettre qui sert de préface à la traduction française de ses *Principes de la philosophie*, et où il synthétise sa conception de la philosophie (AT IX, 13-15). On y retrouve l'intégralité des six parties du *Discours de la méthode*, dans un ordre légèrement différent.

« ... [Voici] l'ordre qu'il me semble qu'on doit tenir pour s'instruire.

Premièrement, un homme qui n'a encore que la connaissance vulgaire [c'est-à-dire banale, commune] et imparfaite [...], doit avant tout tâcher de se former une Morale qui puisse suffire pour régler les actions de sa vie, à cause que cela ne souffre point de délai, et que nous devons surtout tâcher de bien vivre. »

Tel est l'objet de la « morale par provision » exposée dans la partie III du *Discours*.

« Après cela il doit aussi étudier la Logique [...] qui apprend à bien conduire sa raison pour découvrir les vérités qu'on ignore ; et parce qu'elle dépend beaucoup de l'usage, il est bon qu'il s'exerce longtemps à en pratiquer les règles touchant des questions faciles et simples, comme sont celles des Mathématiques. »

C'est bien ce qui est évoqué dans les parties I et II du *Discours*.

« Puis, lorsqu'il s'est acquis quelque habitude à trouver la vérité en ces questions, il doit commencer tout de bon [c'est-à-dire sérieusement] à s'appliquer à la vraie Philosophie, dont la première partie est la Métaphysique qui contient les Principes de la connaissance, entre lesquels est l'explication des principaux attributs de Dieu, de l'immatérialité de nos âmes, et de toutes les notions claires et simples qui sont en nous. »

Cette métaphysique est synthétisée dans la partie IV du *Discours*.

« La seconde est la Physique, en laquelle après avoir trouvé les vrais Principes des choses matérielles, on examine en général comment tout l'univers est composé, puis en particulier quelle est la nature de cette Terre, et de tous les corps qui se trouvent le plus communément autour d'elle, comme de l'air, de l'eau, du feu, de l'aimant et des autres minéraux. En suite de quoi il est besoin aussi d'examiner en particulier la nature des plantes, celle des animaux, et surtout celle de l'homme ; afin qu'on soit capable par après de trouver les autres sciences qui lui sont utiles. Ainsi toute la

Philosophie est comme un arbre dont les racines sont la Métaphysique, le tronc est la Physique, et les branches qui sortent de ce tronc sont toutes les autres sciences, qui se réduisent à trois principales, à savoir la Médecine, la Mécanique et la Morale ; j'entends la plus haute et la plus parfaite Morale, qui, présupposant une entière connaissance des autres sciences, est le dernier degré de la Sagesse. »

Dans les parties V et VI du *Discours*, ainsi que dans les *Essais* publiés avec lui, Descartes donne une idée des contenus de sa physique et de sa médecine. Le *Discours de la méthode* retrace donc bien l'ensemble du projet cartésien.

On le voit : la « morale » se situe au commencement et au terme de la philosophie, sous deux formes distinctes. La morale est envisagée comme la cime de l'arbre de la philosophie, c'est-à-dire le couronnement de la recherche philosophique : une fois qu'on aura (1) bien compris, en ayant fait de la « métaphysique », ce qu'est l'esprit humain ; puis (2) expliqué en développant une physique et une médecine les principes de fonctionnement du monde matériel en général et de notre corps en particulier ; alors (3) on devrait pouvoir déterminer comment régler au mieux la conduite de ce composé de corps et d'esprit qu'est un être humain. Cette morale aboutie n'est pas exposée dans le *Discours de la méthode*. Descartes la développera – et encore, avec certaines hésitations – à la fin de sa vie, notamment dans sa correspondance avec la princesse Élisabeth et dans son ouvrage *Les Passions de l'âme* (1649).

L'autre figure de la morale, exposée dans la troisième partie du Discours, est ce que Descartes appelle sa « morale par provision », c'est-à-dire « mise au point par précaution et de façon provisoire », par opposition à la morale qui vient d'être évoquée et qui devrait, elle, se présenter comme définitive, indiscutable. La problématique qui justifie l'élaboration de cette morale provisoire la rend spécialement intéressante. Elle renvoie à la situation qui était celle de Descartes en 1619 alors que, jeune homme, il avait entrepris de voyager et de se défaire par le doute de ses anciennes opinions. Ce faisant, il se heurte immédiatement à une difficulté.

Douter est une opération envisageable sans conséquences immédiatement néfastes dans le domaine de la théorie, des connaissances spéculatives : par exemple, je peux, sans que cela affecte notablement mon existence, douter pendant quelques temps de l'existence d'une ville en Australie qui s'appelle Sydney, ou de celle de particules nommées neutrons, etc. Mais dans le domaine de la pratique, de la vie réelle, le doute généralisé et durable se révèle néfaste, voire intenable. En effet, la logique du savoir, de la science, où douter est non seulement possible mais aussi recommandable, n'est pas celle de la vie réelle. Les philosophes illustrent souvent ce point par la fable de l'âne de Buridan : l'âne a également faim et soif, on lui propose de l'eau et de l'avoine, il se met à douter de ce par quoi il devrait commencer, et il finit par mourir de faim et de soif, faute d'avoir su sortir de